

vingt et un ans), mais sa faculté de tester ne souffre aucune restriction¹.

Pour la femme anglaise, les devoirs de l'épouse passent avant ceux de la mère; chez la Française l'amour maternel prime tout, l'attachement au mari ne vient qu'ensuite. L'Anglaise est épouse plus qu'elle n'est mère; la Française est mère plus qu'elle n'est épouse. L'Anglaise, en général, courageuse patiente, d'ailleurs sans grand souci du lendemain, sans peur de l'inconnu que l'avenir ou les pays lointains recèlent, est une épouse résignée, passive plutôt. Elle suit son mari n'importe où; elle partage cette énergie physique et cette fermeté morale dont il est presque toujours pourvu. En France, la femme, épouse ou mère, préoccupée surtout de bien-être matériel, luxe éclatant ou confort paisible, ambitieuse de briller ou avide de sécurité bourgeoise, ne demande plus guère aux hommes de grandes choses, des entreprises hardies, des travaux héroïques, comme une Chevreuse, une Longnéville, ou une princesse Palatine². L'Anglaise est une mère aimante, mais calme. Elle remplit consciencieusement son devoir. Dans toutes les classes, sauf dans l'aristocratie, elle nourrit presque toujours elle-même ses enfants³. Elle veille sur eux et les dirige, mais son influence ne se traduit guère autrement que par une saine règle de vie établie et maintenue: rien qui ressemble à une sensibilité outrée ou à une tendresse passionnée⁴.

Le jeune Anglais apprend, dès l'enfance, à connaître par lui-même les dangers du monde extérieur, les difficultés de la vie et le caractère des hommes, par expérience directe,

1. Sauf, bien entendu, en cas de majorat ou de substitution.

2. E. Renan, *Essais de morale et de critique*, p. 366.

3. On sait qu'en France, dans la bourgeoisie riche, aisée ou même modeste, la mère abandonne volontiers à une nourrice le soin de nourrir son enfant.

Un médecin de quartier établi à Londres dans un district central, habitué par la classe moyenne, me dit: "Dans les familles que je soigne, toutes les mères nourrissent elles-mêmes."—Un grand médecin de Londres dont la clientèle est exclusivement aristocratique, écrit: "Dans les classes élevées, les mères ne nourrissent pas; elles disent toutes que les conditions de leur existence et les devoirs sociaux les en empêchent."

La *nurse* n'est donc qu'exceptionnellement une nourrice; en général elle fait office de bonne ou de gouvernante. La *nursery* est la chambre des enfants.

4. Sauf pourtant dans les cas, rares d'ailleurs en Angleterre, où la famille ne compte qu'un ou deux enfants.

à ses dépens; le jeune Français est entouré par sa mère de soins incessants, préservé des moindres périls, des plus légers heurts¹. Tandis que le jeune Anglais s'endurcit, s'aguerit, le Français reste neuf, frêle, timide, ou, s'il se risque, manquant au moment décisif de sang-froid, de coup d'œil. Sa mère était anxieuse de lui adoucir le présent, tandis que son père peinait pour assurer son avenir. Sans doute les mères françaises sont capables d'héroïsme dans les temps de crise, mais elles sont pusillanimes dans le train ordinaire de la vie. Que de carrières brisées, que d'entreprises anéanties, que d'initiatives paralysées par des mères qui "ne veulent pas se séparer de leurs fils"! Lequel d'entre nous n'en pourrait citer vingt exemples? Milne-Edwards, de passage à Oxford, il y a une vingtaine d'années, se promenait en compagnie d'un des chefs du parti whig et d'un professeur de géologie, célèbre pour sa franchise un peu rude². Au cours de l'entretien, Milne-Edwards s'avise de demander: "Comment se fait-il que vos jeunes gens, élevés à faire un peu de latin et de grec, et à dépenser beaucoup de temps au cricket et au *boating*, deviennent tout simplement des hommes de premier ordre, de grands hommes d'Etat, des Palmerston, des Gladstone?" Et le géologue de répartir d'un ton bourru: "But they have got English mothers..., c'est qu'ils ont des mères anglaises."

"Les enfants sont l'âme de la famille française, nous vivons avec eux, pour eux, en eux"³. Tout est subordonné à l'enfant: le repos des parents, l'ordre dans la maison, le travail du père, jusqu'à la coquetterie de la mère. Il est le point où convergent toutes les pensées, toutes les inquiétudes, toutes les espérances. Il vit avec ses parents, est

1. Deux mères de famille françaises passent l'été à la campagne, en France, avec leurs enfants âgés de cinq à dix ans. L'une, Mme A..., Parisienne, a épousé un Parisien et habite Paris. L'autre, Mme B..., a épousé un Français depuis longtemps fixé en Angleterre. Mme B..., qui a habité l'Angleterre depuis qu'elle est mariée, a subi l'influence du milieu; elle élève ses enfants à l'anglaise. Toutes deux, pendant leur séjour à la campagne, envoient leurs enfants à l'école primaire du village voisin. Le fils de Mme B..., qui a dix ans, fait 4 kilomètres tout seul sur les routes, comme un homme, pour se rendre à l'école, sans que sa mère soit le moins du monde émue; Mme A..., la Parisienne, fait conduire par la main ses fils, qui ont dix et onze ans, à l'école du village distante de 300 mètres.

2. C'est l'homme politique qui m'a conté l'anecdote.

3. O. Gréard, *l'Education morale et physique*. (*Revue bleue*, 20 juillet 1889, p. 70).

admis à table dès qu'il est d'âge à se tenir assis; volontiers on impose ses grâces, ses caprices, ses sourires et ses pleurs aux invités, s'il ne sont point tout à fait des étrangers. Il fait les délices du père qui s'en amuse, sa journée finie, et la gloire de la mère, qui le pare, le frise, le pomponne. Trop souvent, il découvre de bonne heure cette toute-puissance et il en abuse. Il est tantôt le jouet, tantôt le tyran des parents. Prévoir, ne rien livrer au hasard, à la nature et, quand l'enfant est d'âge à distinguer le bien et le mal, le surveiller pour prévenir ses moindres fautes comme on a prévenu ses moindres faux pas, quand il apprenait à marcher, tel est le penchant commun. Et c'est merveille que l'enfant, ainsi préparé à la vie, ne soit pas tout à fait égoïste, irresponsable et lâche.

Les enfants, nombreux d'ordinaire dans les familles anglaises, se suivent de près et forment un petit bataillon qu'il est nécessaire de discipliner de bonne heure. L'enfant passe les premières années de sa vie dans la *nursery*; c'est son domaine, il n'y règne pas en maître absolu, il s'y installe en citoyen libre, sous l'œil vigilant de la mère ou de la *nurse*: "Dans la *nursery*, les trois éléments importants sont la mère, la *nurse* et l'air... Plus les choses y seront simples et même grossières, mieux cela vaudra; pas de dentelles aux berceaux; lits aussi durs, nourriture aussi simple, parquet et murailles aussi propres que possible." Ruskin donnait ainsi, en évoquant les souvenirs de son enfance, la définition de la *nursery* modèle. Toutes se rapprochent plus ou moins de ce type: au premier étage de la maison, une grande pièce bien éclairée, bien aérée, très propre, toute unie, où l'on dort, où l'on mange, où l'on peut s'ébattre à l'aise sans danger de briser des objets précieux, de troubler le travail de papa ou d'assourdir maman souffrante. La toilette se fait autour du tub et de la baignoire où tous prennent le bain quotidien à l'eau froide qui tonifie et endurecit. Les vêtements sont amples, souples, simplifiés; ils sont destinés non à la parade, mais à garantir du froid, du vent, de la pluie, tout en laissant les mouvements libres. L'enfant peut jouer sans crainte de froisser un beau ruban ou de déchirer une précieuse guipure. Les enfants mangent ensemble à part; les heures sont régulières et le régime frugal. On les mène jouer tous les jours, presque par tous les temps, de longues heures en plein air, dans les parcs que